

M.B.

ASSOCIATION
DES AMIS DE
MARIUS BORGEAUD

En guise d'éditorial...

Le marché de l'art est actuellement florissant. Partout dans le monde des œuvres sont offertes ou acquises à des prix inconcevables, il y a quelques années encore. La Suisse n'échappe pas à cette évolution, comme en témoignent les résultats atteints au cours de l'année qui s'achève par les grandes maisons de vente actives dans notre pays.

L'obtention de montants élevés n'est pas la seule caractéristique du négoce contemporain. Autrefois principalement confiné dans la confidentialité d'ateliers ou de galeries, celui-ci touche désormais un vaste public, par son déplacement vers des lieux ouverts, la diffusion de catalogues, véritables outils de référence, ou même l'avènement de « cyberenchères ». L'apparition insolite d'œuvres inconnues ou recherchées de longue date en est ainsi favorisée.

Pour les zélateurs de la cause de Marius Borgeaud, cette évolution représente un appui indéniable à leur démarche, ainsi qu'une source de satisfaction et d'encouragement. Satisfaction de constater que, par la place qu'il occupe désormais dans les ventes, « notre » Maître appartient de manière évidente au groupe des grands artistes suisses du XX^e siècle. La toile intitulée *Homme au canotier dans un bistro*, reproduite dans le sixième bulletin de l'AAMB, témoigne de cette réalité. Découverte peu après la publication du catalogue raisonné, lors d'une vente à l'Hôtel Drouot à Paris, elle fut adjugée pour un montant de Fr. 106 200.- chez Sotheby's à Zurich, le 29 mai dernier! Cette scène typique du Café du Champ de foire de Rochefort-en-Terre a ainsi cer-



tainement atteint le prix le plus élevé jamais payé pour une œuvre de Borgeaud.

Encouragement donc à poursuivre les efforts promotionnels conduits depuis bientôt huit ans par notre association. Ainsi d'autres projets sont sur le point d'aboutir : la mise sur pied d'une importante rétrospective à la Fondation Gianadda à la fin de l'année 2001, plus tard une exposition à Paris, dans un lieu encore à trouver, enfin la création d'un site Internet. Ce média désormais incontournable de la communication offrira l'an prochain à l'œuvre de Marius Borgeaud l'ouverture planétaire qui lui manque encore. Un tel site, comme le catalogue raisonné et les ventes d'œuvres d'art, contribuera certainement à faire sortir de l'ombre d'autres tableaux, inconnus jusqu'ici, et que nous nous réjouissons de découvrir avec vous!

Jean-Claude Givel
Président de l'AAMB

Bulletin N° 7 – décembre 2000

Secrétariat de l'Association :
Jacques Dominique Rouiller
Mercerie 1
CH-1003 Lausanne

Tél. et fax : +41 (21) 312 42 23
E-mail : jdrouiller@vtx.ch

Ce bulletin est réalisé grâce à l'aimable collaboration de City Comp à Morges.

Sommaire

En guise d'éditorial...

par Jean-Claude Givel 1

Les intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux de Marius Borgeaud

par le Dr Victor Doiteau 2

Marius Borgeaud : un théâtre d'ombres

par le Dr Gérard Salem 3

Copier Borgeaud pour le plaisir et par passion

Propos recueillis par Jacques Dominique Rouiller 5

Brèves nouvelles 8

En frontispice :
Marius Borgeaud par Edouard Morerod
Coll. Musée Jenisch, Vevey

Les intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux de Marius Borgeaud*

Par le docteur Victor DOITEAU

Il y a dans l'œuvre si personnelle et si savoureuse de Marius Borgeaud, le peintre des humbles logis des villages du Morbihan, quelques toiles – une dizaine – qui représentent des intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux.

Elles paraîtront sans aucun doute tout à fait imprévues, curieuses à ceux qui les ignorent et pour qui le nom de ce peintre évoque uniquement ses thèmes préférés : salles d'estaminets, mairies, chambres à coucher d'auberges et de fermes où se meuvent, avec leurs gestes habituels, gauches et raides et cependant très justes, les êtres simples qui les fréquentent ou les habitent. Mais, ceux-là qui connaissent les préoccupations picturales de Borgeaud, quelques-uns de ses goûts, sa vie enfin, tels ses amis, jugent parfaitement attendue et logique, l'existence, dans son œuvre, de ces intérieurs.

Rappelons-nous, en effet, son exceptionnelle puissance d'objectivité qui l'inclina vers le genre où il n'a pas d'égal et lui permit d'atteindre ce réalisme émouvant et simple qui exprime pleinement la forme, la couleur et la vie des choses et des gens.

Souvenons-nous encore que nul mieux que lui n'excelle à noter le ton local, à en traduire la variété qui découle de la multiplicité des objets, à saisir sa hauteur, sa valeur et ses subtiles transformations sous l'influence de la lumière venue du dehors ou d'un éclairage particulier, issu des reflets d'un objet voisin.

Émerveillé par la gamme prodigieuse des blancs

D'ailleurs, sans ces belles qualités, Borgeaud aurait-il pu réussir à nous intéresser à des objets si pauvres : la table avec les verres et la bouteille de vin ou de cidre, ou avec ses assiettes, ses tasses et le pain ; les chaises, le lit avec sa blanche courtépointe et son monstrueux édredon rouge, les murs et leurs cadres naïfs ; aurait-il pu

nous émouvoir avec de si ingénus personnages : le client, la bonne, la patronne, le maire, le secrétaire de mairie et la multitude des vieux paysans et paysannes.



A Rochefort-en-Terre, dans le Morbihan, un lieu culte du peintre : l'officine de l'apothicaire.

Ne nous étonnons donc pas si les salles d'un hôpital et l'officine d'un pharmacien ont pu séduire Borgeaud. A l'hôpital, il a été émerveillé par la gamme prodigieuse des blancs et par leur symphonie complexe et difficile.

Dans les pharmacies, il a subi l'invincible attirance des nombreux objets si diversement colorés, qui les parent. Les rangées de bocaux innombrables l'ont enchanté comme l'enthousiasment les longues files de bouteilles et de verres qui s'alignent sur les rayons et les étagères de ses bistrots. Dans ces intérieurs ne découvrirait-il pas d'ailleurs des personnages aux attitudes singulièrement curieuses et vivantes ; à l'hôpital : le malade, le médecin, l'infirmière ; puis dans les officines : le pharmacien et ses clients.

D'autre part, Borgeaud a toujours aimé les médecins, la médecine, les pharmacies et les drogues. Il a beaucoup fréquenté les salles de garde parisiennes et c'est avec ses amis les internes qu'il a souvent parcouru et visité les salles de malades et les salles de pansement.

Son goût pour les officines

Dans sa famille il y a des pharmaciens et son frère est médecin. Il y a donc fort longtemps que ses yeux découvrirent et se plurent à percevoir les couleurs et la lumière vive des officines.

Enfin, mobile, décisif, Borgeaud découvrit un jour, par hasard, dans

suite en page 7



La consultation, 1911. Photo J.D. Rouiller.

A quel titre suis-je habilité à parler de l'œuvre de Marius Borgeaud en regard de nombreuses personnes plus qualifiées que moi ? Et pourquoi un médecin, par ailleurs fort peu familier de l'œuvre du peintre, même s'il l'a découverte, il y a quelques années déjà. J'ai tenté de répondre seul à cette première question, après une lecture de cet admirable ouvrage qu'est le récent catalogue raisonné*.

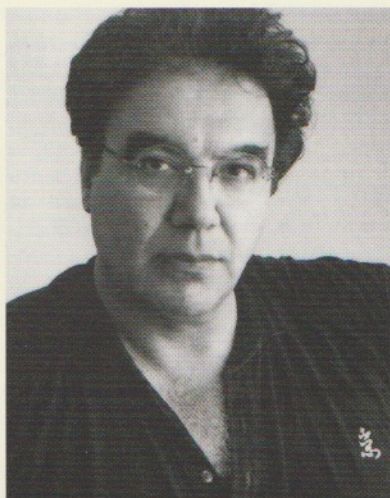
Par métier, les psychiatres s'intéressent à l'histoire des gens. Ils aiment pareillement qu'on leur raconte des histoires, détecter soudain au cœur d'une histoire le sens caché qu'elle peut contenir. Jusqu'à la mort de son père, tout laisse à penser que Borgeaud se comportait comme un fils plutôt exemplaire, loyal, entreprenant un apprentissage dans la banque pour suivre le souhait paternel. Une vie donc sans histoires, même à Marseille en 1888, si loin de son canton de Vaud natal.

Peu après la mort de son père, dépositaire d'un héritage assez substantiel, Borgeaud se livre à divers excès, sans qu'on ait trop de précision sur la nature de ceux-ci. On sait qu'il s'adonne à la verte (la fée verte, l'absinthe) ; il est aussi fait état de quelques dévergondages avec des dames, enfin une dernière allusion relative à une cure thérapeutique au bord du lac de Constance. Suffisamment d'arguments aux yeux du médecin pour diagnostiquer une situation de crise, associée peut-être au deuil mal réglé et compliquée par une tutelle imposée par la famille, puisque Marius Borgeaud avait dilapidé ses biens. Mais un tel éclairage me paraissait pour le moins réducteur, compte tenu de l'importance de cet artiste. D'où une deuxième étape de ma réflexion, mieux adaptée à l'exigence du regard que requièrent la personnalité et l'œuvre de Borgeaud. Je me suis mis à examiner de près ces *intérieurs*, si admirablement rendus dans l'ouvrage que vous m'avez confié.

Aspects esthétiques, existentiels et psychologiques

Abordons maintenant quelques aspects artistiques, combinés à des aspects existentiels et psychiatriques du personnage. Sans trop insister dans un premier temps sur l'aspect esthétique de cette peinture « synthétique »,

MARIUS BORGEAUD un théâtre d'ombres



Gérard Salem, médecin-psychiatre

Le 15 mai 2000, l'Association des Amis de Marius Borgeaud invitait, dans le cadre de son assemblée générale, Gérard Salem, médecin-psychiatre de grande renommée, à porter un regard inédit sur l'œuvre de Marius Borgeaud et son créateur. A l'évidence, il ne faut pas abandonner aux seuls spécialistes de l'art le privilège de l'analyse.

Voici donc le résumé d'un exposé passionnant, éclairant à plus d'un titre.

comme la qualifie Jacques Dominique Rouiller, j'ai été frappé par le peu de relief, de présence réelle ou d'expressivité des personnages figurant dans les toiles de Marius Borgeaud, humains et animaux confondus. Ces personnages sont tout bonnement absents de la représentation des intérieurs – l'on ne décèle leur existence que par le truchement de traces indirectes laissées sur place : quelques verres à moitié vides, des bols sur une table, un manteau, une canne, un canotier, une feuille de papier – autant d'indices qui semblent signifier une présence « absente », comme si les personnages nous disaient : « J'étais là il y a un instant » ou « Je

reviens de suite ». Ou encore les personnages sont là et nous les voyons, actualisés dans l'espace de la toile, mais si peu incarnés, comme figés en une sorte d'opacité étrange, comme s'ils cherchaient à se soustraire à nos regards ou portaient un masque. Ils me font penser à ceux de la fille de Loth dans l'Ancien Testament, subitement changés comme elle en statues de sel, au nom de je ne sais quelle fatalité ou malédiction obscure.

Des titres qui en disent long

Un troisième aspect, tout aussi curieux, de cette présence-absence des personnages me paraît digne d'être relevé ici. La façon dont Borgeaud donne un titre à tous ses tableaux ; c'est toujours très intéressant cet usage du verbe pour désigner ce qui n'appartient pas au langage verbal. Beaucoup de ces titres ne découvrent les personnages qu'indirectement, quand ils ne les désignent tout simplement pas. Citons, pour exemple, *Le petit déjeuner* ou *Intérieur parisien*, tableaux dans lesquels se trouvent deux femmes : une patronne en petite tenue et une servante en uniforme. Nulle allusion n'est ici faite à des êtres humains. Et les exemples de ce type abondent dans l'œuvre qui nous interpelle.

Ajoutons à ce dédain manifesté par l'artiste à l'endroit de ses personnages une autre forme de dédain, cette façon indirecte de titrer : *Intérieur. La tasse de thé* ou *Estaminet. Casse-croûte*, comme si l'attribut matériel comptait bien davantage que la ou les personnes représentées. Songez aussi à la toile intitulée *Intérieur aux deux verres*, dans laquelle il y a un chat, autre mammifère à sang chaud comme nous qui, bien que présent, semble s'interroger sur le sens même de sa présence. On peut d'ailleurs se demander s'il est bien vivant ou en faïence. Si bien que nous en arrivons à un renversement de situation ; c'est le personnage qui sert de décor à l'objet ou à l'intérieur. De plus, comme on peut le constater, ces personnages sont totalement dénués de mouvement, même dans une partie de boules à l'extérieur ou lorsque M. Thévoz s'amuse avec le chien Mouton dans la Galerie Bernheim-Jeune, à Lausanne.

Nous en arrivons maintenant à cet aspect très particulier de la couleur chez Borgeaud. Derrière les

apparences figées se dévoile la vie. Peut-être pouvons-nous penser que les objets et le décor physique comptent beaucoup plus aux yeux du peintre que les personnages vivants qu'il représente. Pourtant, si l'on observe ces vases, ces pots, ces verres vides ou à moitié vides, ces fleurs, ces fruits et leur environnement physique, on dirait que tout cela semble aussi privé d'animation, de vibrations sensuelles. Songeons, par comparaison, aux pêches ou aux fleurs de Cézanne qui nous bondissent au visage ou même aux natures mortes de Morandi. Qu'en est-il, à ce propos, chez Marius Borgeaud ? Il y a peut-être un point commun avec Morandi : cette impression de silence devant les toiles de l'artiste vaudois. Borgeaud serait-il, à l'instar de Morandi, un peintre du silence, au même titre que Tal Coat, Julius Bissier ou, plus près de nous à Lausanne, Gérald Goy ? Je songe encore aux tableaux de Hopper, avec aussi beaucoup de personnages figés, placés dans une situation tantôt anodine, tantôt insolite. Mais ses personnages sont bel et bien là, inscrits dans une séquence narrative que l'observateur décèle au premier regard. A mon sens, il n'y a pas d'histoire dans les tableaux de Marius Borgeaud. Toutefois, je ne m'estime guère qualifié pour porter ce genre de jugement et laisse l'analyse comparative aux critiques éclairés.

Une étrange aimantation

Un théâtre d'ombres. Oui, des personnages sont là, comme des masses, des silhouettes servant de prétextes à un décor. Mais qu'est-ce qui nous fascine donc tant lorsque nous sommes devant des toiles de Borgeaud ? Quelle est cette aimantation étrange entre celui qui observe le tableau et son créateur ? Comme une « œuvre ouverte », pour citer Umberto Eco, quelque chose qui se complète au moment même où le spectateur contemple enfin l'œuvre, comme une rencontre secrète, mystérieuse, difficile à décoder, une rencontre très intime que le peintre aurait préparée à son insu, — si je laisse parler le psychiatre en moi. D'autres personnes, bien plus compétentes que votre serviteur, ont déjà fait des remarques significatives à ce propos. Citons cette faculté incomparable de suspendre le temps ou cette tendance à *involver* par

approfondissement, ressassement, par simplification, abstraction lente dont parle Jacques Monnier-Raball. On dirait en effet que par un usage systématique et répété de l'aplat, Borgeaud tente d'effacer la perspective, le relief même du vivant, pour nous restituer le côté immuable des choses, la densité si rocheuse du réel, cette *lecture de pierre* dont parlait Henri Michaux. Non seulement il abolit la profondeur de champ dans sa technique, mais aussi le temps puisque ses tableaux semblent reprendre indéfiniment la même situation en nous la décrivant de façon quasi obsessionnelle. Toujours la même mairie, la même pharmacie, le même bistrot, le même décor avec des personnages à longue barbe chenue et des femmes immobiles. On songe un peu à la flèche de Zénon, métaphore redoutable et paradoxale au temps qui passe et au moment immobile.

« Tout va bien, tout baigne »

Ce qui me frappe profondément lorsque je regarde des œuvres de Borgeaud, c'est le climat vraiment paisible qui s'en dégage. Nul tourment ne vient troubler l'ordre établi de la vie tranquille, cette espèce d'ataraxie des gens dans leur bistrot ou dans leur intérieur intime. Nul cri à la Munch, nulle souffrance visible et hurlée, tel le *Guernica* de Picasso, nulle souffrance manifestée avec violence comme chez Francis Bacon, nulle angoisse de disparition telle qu'on la ressent dans les œuvres de Giacometti ou de Bram Van Velde à un niveau plus abstrait. « Tout va bien, tout baigne » semblent nous dire les tableaux de Marius Borgeaud. Et pourtant, quelque chose est là, qui nous inquiète. On dirait que nous sommes des personnages de Beckett attendant Godot. Comment comprendre cette espèce d'envoûtement, cet enchantement, cette hypnose de nos rétines ? Comment comprendre ces compositions qui débordent de vie et de puissance, même si elles restent mal contenues, à l'intérieur d'un cadre rigide, répétitif, obsédant, ce ressassement presque incantatoire et magique ou imprégné de sorcellerie. Pourquoi aussi ce tel contraste, mettre *in praesentia* quelque chose d'infiniment tranquille et quelque chose d'étrange, que nous attendons... Notre homme aurait-il décidé de se placer lui-même sous tutelle ?

Borgeaud, champion de l'hypnose

Cette apparence cache un trésor, une fontaine de création. Nous assistons à quelque chose que nous n'arrivons pas à maîtriser. Borgeaud est un champion de l'hypnose. Il réussit à cacher son message derrière une apparence trompeuse. Il faut un regard bien averti pour détecter derrière cette apparence le grand talent qu'elle recèle. L'artiste devait-il se fustiger de trop aimer la vie ? La vie, il la laisse là où seul un peintre peut la restituer dans l'ultime, par l'irruption même de la forme et de la couleur. La forme comment ? La forme par une espèce de sage ordonnance de l'espace mais qui contient mal cette vibration, comme dans certains tableaux de Mondrian où la force de la couleur jaillit d'un ordre géométrique apparent. Et cette couleur chatoye et nous charme, nous emmenant vers quelque chose que nous trouvons insaisissable et nous cherchons des formules, parfois creuses, pour définir ce sentiment esthétique et cette expérience de la beauté. Borgeaud a-t-il dû accepter de passer sous les fourches caudines de la névrose obsessionnelle et de sa tyrannie contrôlante pour s'autoriser un peu de palpitation vivante, lui qui disait dans une lettre qu'il préférerait « peindre avec sa queue » ? Pardonnez-moi la vulgarité du propos mais l'expression dénote en même temps la force vitale de son désir de peindre... Cette animalité est bel et bien présente en lui, alors même qu'il a l'air abscons, absent, un pâle applicateur de techniques apprises dans les ateliers de beaux-arts. Derrière l'austérité apparente et l'« ennui » sans histoires d'un homme que l'on soupçonnait d'être tout au plus un succédané de Vallotton ou du Douanier Rousseau, se révélera alors probablement à nous un homme étrange, certes, qui avait peut-être peur de son propre imaginaire, de sa propre inventivité, mais qui est resté toute sa vie animé par une force vitale étonnante. Elle semblait préparer je ne sais quel avènement mystérieux et conjuratoire, auquel nous resterons toujours sensibles, et pas seulement nous, mais bien des générations à venir.

Gérard Salem

* Marius BORGEAUD 1861-1924.
Ed. de la Bibliothèque des Arts, Lausanne.



Photo J. D. Rouiller

Copier Borgeaud par plaisir et par passion

Une maison vigneronne au bord du lac à Cully, une charmante hôtesse, Anne Christine Bovard Bachmann, une découverte tout à fait insolite, celle de six Borgeaud, à la vérité des copies des tableaux du Maître.

Suffisamment d'arguments pour nous donner envie d'en savoir plus en dialoguant avec la maîtresse des lieux.

Jacques Dominique Rouiller :

Pourquoi avoir choisi de copier des œuvres de Marius Borgeaud ?

Anne Christine Bovard :

Borgeaud m'apparaissait, ainsi qu'à mon mari Louis-Philippe, comme le peintre suisse qui exprimait admirablement ce que nous aimions nous-mêmes, c'est-à-dire des scènes d'intérieur, une atmosphère intimiste qui nous émouvaient particulièrement, que ce soit par les sujets choisis ou la façon de les présenter.

jdR : Vous aviez fait des études artistiques préalablement ?

acB : Non, pas du tout. J'ai tout simplement eu la chance d'avoir, au Collège de Vevey, un professeur de dessin, Fernand Favre, qui a su nous faire aimer la peinture en nous incitant à copier des œuvres de peintres connus, nous engageant ainsi à entrer dans la peau de l'artiste. Cet enseignement nous changeait radicalement des lézards et autres bouquets de violettes que nous faisait dessiner son prédécesseur. C'était pour nous, ses élèves, une sorte de révolution, et c'est lui, par exemple, qui nous a fait découvrir

les impressionnistes. Mais il y a eu surtout mon père, créateur passionné, qui nous a laissé une œuvre remarquable.

jdR : Et la découverte de Marius Borgeaud, de quand date-t-elle ?

acB : C'est dans mon adolescence que j'ai rencontré, pour la première fois, un tableau de Borgeaud, chez une amie dont les parents en possédaient quelques-uns, authentiques évidemment. A cette époque déjà, ce peintre me fit battre le cœur, mais j'ignorais alors tout de son œuvre. C'est à l'occasion de l'exposition du Musée Jenisch, en 1993, que Louis-Philippe et moi sommes tombés en arrêt devant « La chambre blanche » et qu'est née l'envie de l'avoir chez nous. Cette toile n'était pas à vendre : dès lors, sauf à la voler, il ne me restait plus qu'à la copier !

jdR : Par vos qualités de copiste, vous semblez vous substituer à l'original en l'épurant. Cette solution minimaliste, supprimant la peau, la matière que Borgeaud y mettait, paraît renforcer la grammaire plastique surprenante que ses tableaux proposent...

acB : Tout d'abord, je dois avouer mon penchant de toujours pour les intérieurs à l'ancienne, pour les maisons un peu refermées sur elles-mêmes, sans trop de lumière, des demeures où l'on se sent à l'abri. Ma mère aimait déjà ce genre de maisons et j'ai passé beaucoup de temps, étant enfant, chez ma grand-mère dont la demeure ressemblait, par son atmosphère, aux intérieurs de Borgeaud, avec un mobilier très simple et, au mur, des reproductions de gravures ou d'images pieuses.

jdR : Comment s'entreprend votre travail de copiste ?

acB : Il s'agit tout d'abord de choisir un tableau, ce qui me met dans un état de stress assez considérable. Pour « La chambre blanche », la question ne s'est pas posée, cette œuvre s'étant imposée d'elle-même au départ. Mais pour les suivantes, c'est à partir de votre magnifique monographie, parue aux Editions du Verseau, que j'opère mes choix, – des choix souvent difficiles au vu des innombrables toiles qui me font battre le cœur, surtout celles de l'époque bretonne.

Pour débiter, je pars toujours d'une toile aux dimensions exactes du tableau retenu. Je reporte ensuite au fusain sur la toile, centimètre par centimètre, le sujet à partir d'une photocopie aux dimensions de l'œuvre. Une fois que tout est en place, je sors mes pinceaux et mes tubes de peinture. Le reste n'est plus qu'une affaire de patience. Quant aux couleurs, que je reproduis à partir de la monographie dont il a été question, c'est au fil de l'ouvrage que s'opère la véritable magie, celle de leur harmonisation entre elles : c'est souvent au tout dernier moment seulement, lorsque l'ultime mur a reçu sa couleur, que le miracle des accords se produit.

Pour retrouver les couleurs de l'artiste, je me fonde sur mon expérience de « peintre en bâtiments », en effectuant des mélanges à partir des quelque huit tubes qui constituent ma palette. Ayant dû moi-même « inventer » des crépés à base de teintes naturelles pour diverses constructions, j'ai eu l'occasion de me familiariser avec la couleur, en apprenant à faire des brassages de terres et de sables colorés.

Dans ce travail de copiste, je n'ai qu'une frustration, celle de ne pas pouvoir m'appuyer sur le tableau original pour parvenir à restituer aussi la structure, les empâtements, les épaisseurs de couleurs. Peut-être aurais-je un jour la possibilité de confronter une de mes copies à un authentique Borgeaud, ce qui me permettrait aussi de découvrir le geste du peintre, même si je sais que cela restera toujours une copie ?

jdR : Sans vouloir absolument vous comparer à ces moines qui s'adonnaient à la copie des manuscrits avec leurs enluminures, tout me porte à croire que la retranscription d'une seule toile peut prendre des jours, une véritable tâche de bénédictin !

acB : *Je compte entre 80 et 100 heures pour reproduire une toile, mais c'est pour moi autant d'heures de plaisir.*

jdR : N'est-ce pas aussi une manière de vous glisser dans la peau du personnage ?

acB : *C'est toujours une grande émotion, proche d'un état second et qui me ravit au plus profond de moi. L'idée de mettre ainsi mes pas dans ceux du peintre me touche énormément, tout en rendant cette démarche particulièrement attachante.*

jdR : Au moment où le tableau est achevé, est-ce qu'une forme de spectacle insolite vous apparaît soudain dont vous ne mesuriez pas la portée ? Devant cet « ersatz » comme réagissez-vous ?

acB : *Aussitôt le travail achevé, j'oublie que j'en suis l'auteur. D'une certaine manière, je restitue l'œuvre à son créateur. Mon émotion devient alors celle d'un spectateur. L'œuvre reprend dès lors tous ses droits et le copiste s'efface comme le ferait un photographe ayant terminé son travail. En côtoyant tous les jours ces tableaux, je suis chaque fois émue par le sujet et la façon dont il a été traité, mais non par le fait que c'est moi qui l'ai « fabriqué ».*

jdR : Quelle est l'attitude de vos hôtes à la découverte de ces « Borgeaud » ?

acB : *En général, la surprise est grande. Quelques amis, heureux propriétaires de vrais Borgeaud,*

pensent dans un premier temps qu'il s'agit d'œuvres authentiques... D'autres, plus puristes, voient dans ma démarche un aspect sacrilège. Mais d'ordinaire, tout se passe plutôt bien.

jdR : En ne signant aucune toile et en révélant spontanément qu'il s'agit de copies, vous n'entendez tromper personne. Par ailleurs, aucune surface n'est « instrumentée », restituée comme l'aurait fait Borgeaud par un travail qui lui appartenait en propre. Le fait d'avoir ainsi côtoyé l'artiste par un processus d'imitation vous en donne quelle image, comment percevez-vous le personnage ?

acB : *C'est difficile à dire. Je n'imagine pas un Borgeaud souffrant dans sa démarche de créateur. J'ai même lu que certains galeristes l'encourageaient à multiplier tels ou tels sujets qui se vendaient bien. Il n'y a donc pas à mes yeux d'engagement douloureux. Au contraire, j'ai l'impression qu'il avait du plaisir à recréer des intérieurs où il se plaisait. Je sais qu'il a eu une jeunesse plutôt mouvementée, qu'il a commis quelques excès pour revenir à une vie plus sage en vieillissant, bien qu'il soit mort assez jeune. Sa peinture ne m'apparaît pas comme l'expression d'un être tourmenté, tout au plus en bute à des difficultés financières à une certaine époque de sa vie.*

Mon rêve serait de pouvoir peindre comme lui.

jdR : Anne-Christine Bovard, allez-vous continuer sur votre lancée ?

acB : *Je ne sais pas. Mon rêve serait de pouvoir peindre comme lui en m'inspirant de sujets aussi intimistes, en les réalisant moi-même mais à sa manière. C'était d'ailleurs dans cette perspective également que je me suis mise à copier Borgeaud. J'ai aussi retenu chez lui la leçon des éclairages, des arrivées de lumière. Il y a pratiquement dans tous ses tableaux soit une fenêtre, soit une porte par laquelle surgit une lumière qui donne à l'œuvre une vie extraordinaire. Qui dit lumière, dit ombres portées et chez Borgeaud celles-ci n'ont curieusement pas toujours la même orientation.*

jdR : Permettez-moi d'enchaîner sur votre dernière constatation en ce qui concerne les ombres. L'illogisme relatif à la pose des ombres dans certains tableaux s'expliquerait par le fait que le peintre mettait beaucoup de temps à réaliser sa toile et lorsqu'il y revenait, par exemple quelques heures plus tard, les ombres avaient varié quant à leur orientation, au gré de la démarche solaire !

acB : *Vous m'accordez que ces détails n'enlèvent rien au charme des sujets.*

jdR : Il m'a fait plaisir d'apprendre que vous ne vous êtes pas bornée à copier Borgeaud par coups de cœur mais, qu'avec votre mari vous êtes partis physiquement sur les traces du peintre.

acB : *Il y a trois ans, à Pâques, nous sommes allés d'abord à Rochefort-en-Terre, ensuite au Faouët, interrogeant sur notre passage plusieurs personnes pour tenter de reconnaître certains endroits. Nous nous sommes bien vite aperçus qu'il n'y avait guère de monde qui se souvenait du peintre sauf, peut-être, à Rochefort-en-Terre, une dame tenant une librairie, qui a pu nous indiquer où se trouvait l'Hôtel Lecadre. En revanche, au Faouët, le propriétaire de l'Hôtel du Lion d'Or nous a montré non seulement un intérieur de salle à manger, mais nous a également fait visiter les halles. Dans le musée du lieu, nous avons pu acquérir le catalogue de la rétrospective qui y avait été organisée en 1994, à l'initiative du Musée Jenisch, et qui reprenait d'ailleurs une grande partie de l'exposition veveysanne.*

jdR : Finalement, ne regrettez-vous pas de ne pas avoir embrassé une carrière artistique ?

acB : *Pas du tout. Je n'ai probablement aucun don pour la création, peut-être par manque d'imagination et de technique. Mais je suis heureuse d'avoir ces « Borgeaud » chez moi et de pouvoir les retrouver chaque jour. Ces toiles me touchent par l'émotion que, quotidiennement, elles me procurent.*

Propos recueillis par
Jacques Dominique Rouiller

Les intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux de Marius Borgeaud

suite de la page 2

un village isolé du Morbihan, à Rochefort-en-Terre, la pharmacie de ses rêves, celle que tout de suite, il désira peindre. C'est au printemps de l'année 1910 que Borgeaud arriva dans ce coin perdu de Bretagne. Il devait y venir chaque année à la belle saison durant plus de dix années et peindre là quelques-unes de ses plus belles toiles, notamment la parfaite « série des Mairies ». Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse aujourd'hui.

Borgeaud était donc installé depuis quelques jours seulement à Rochefort-en-Terre lorsqu'il fit la connaissance de l'unique pharmacien de ce pittoresque village. Rapidement les uns et les autres, pharmacien, peintre et pharmacie, se lièrent d'amitié. Le pharmacien, d'âge mûr, était un brave homme très accueillant, sensible et bon. Son officine – il n'en existe plus nulle part de semblable – était ancienne et curieusement agencée. Il aimait la peinture et ceux qui la faisaient, les peintres; il aimait aussi les fleurs et sur un coin de son bureau il y avait toujours un pot de géranium ou d'héliotrope et, dans sa vitrine, d'exubérantes plantes vertes. Sa bouche avait la finesse de son esprit, il appréciait les mets délicats et les bons vins et sa cave, qu'il appelait sa « bibliothèque », était remplie d'éditions anciennes, rares et de grand prix. Ses amis en profitaient largement, car dans l'arrière-boutique il y avait toujours quelque vénérable bouteille à déguster. Il était, en outre, l'époux d'une excellente femme et le père de trois beaux enfants.

L'officine de ce pharmacien, à l'âme d'artiste, avait été aménagée il y a fort longtemps. Elle était vaste, ses murs bleu-verts étaient propres à tenter l'œil d'un peintre. Ses boccoux, ses très nombreux boccoux s'étagaient sur d'humbles rayons de bois peint en cinq rangées superposées. Ils étaient en verre commun coloré en jaune foncé; leur couvercle métallique était vert orné de filets d'or. Le bureau était modeste et encombré



L'ordonnance, 1912.

de registres, il supportait la balance de précision, une bonne vieille balance de semi-précision pourrions-nous plutôt dire, libre et non prisonnière dans une cage de verre. Aux murs, on pouvait voir des affiches aux couleurs vives et aux illustrations naïves qui vantaient non une crème de beauté sans rivale pour adoucir la peau du visage mais une poudre sans rivale pour l'engrais des porcs et des veaux. Puis, dans un coin, il y avait une glace, mais il y avait surtout la lumière qui pénétrait triomphante par la large baie de la devanture et qui éclaboussait de ses vibrations magiques tous ces objets misérables, qu'elle transformait en des choses précieuses d'une riche et noble matière.

Une décoration insolite

On voyait au plafond, suspendu par deux fils ténus, un lourd crocodile, la gueule largement ouverte, et au-dessus de la dernière rangée des boccoux, deux serpents tropicaux déroulaient leurs corps onduleux. Un missionnaire qui, au cœur de l'Afrique sauvage, évangélisait les noirs avait rapporté de là-bas au pharmacien, son parent, ces pacifiques animaux empaillés ainsi que des armes nègres. Celui-ci, trouvant ces curiosités quelque peu encombrantes, les avait montées dans son grenier où elles menaient une destinée sans gloire, sous un voile de poussière de plus en plus épais. C'est là que Borgeaud les découvrit. Il comprit tout de suite l'admirable parti qu'on pouvait tirer de cette faune et de ces armes; il proposa à son ami d'en décorer la pharmacie. Celui-ci accepta d'enthousiasme.

On suspendit donc au plafond le crocodile; là-haut, au-dessus des boccoux, on fixa la sinusoïde des serpents et l'on fit avec les arcs, les lances et les flèches des frères de Batouala, une superbe panoplie. La pharmacie prit un aspect étonnant, plus que jamais elle était digne d'inspirer un peintre et chaque année, lorsque Borgeaud, à la belle-saison, revenait à Rochefort-en-Terre, il y peignait une toile. Il fit aussi, pendant la guerre, le portrait du pharmacien habillé de son bel uniforme de pharmacien aide-major de 1^{re} classe et coiffé de son képi à deux galons et à bande de velours vert. Il fit ensuite le portrait de sa femme et de ses enfants.

Nous donnons ci-contre la reproduction de quelques-uns de ces attachants intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux. « La Consultation », peinture qui figure au Salon d'automne de 1911 et qui fut reproduite dans le numéro de Novembre de la même année du journal « Paris-Médical » nous montre le bon pharmacien qui donne quelques conseils thérapeutiques à une jeune et très blonde Bretonne. Le cas doit être très important et réclame sans doute de très longues explications car l'un et l'autre sont assis.

Dans « L'Ordonnance », le pharmacien, vêtu de sa longue blouse blanche, aussi blanche que sa barbe, lit gravement et lentement l'ordonnance que vient de lui remettre un jeune garçon. On devine qu'il est sur le point de terminer sa lecture et que, tout à l'heure, il ouvrira la bouche pour dire: « Bien, mon p'tit, ça va bien, repasse ce soir vers cinq heures, ce sera prêt ».

Les « Bretonnes à la pharmacie » nous montre une paysanne et sa fille qui attendent qu'on les serve. Le pharmacien cherche dans ses boccoux celui qui, par exemple, renferme le sulfate de soude; il va leur en peser trente grammes bien exactement.

Dans « Le Mal de dents », toile que nous ne pouvons reproduire car Borgeaud ne la possède plus, on voit le potard qui recherche dans ses tiroirs un topique calmant pour un jeune garçon épiciier qui, son panier à terre, attend mélancoliquement assis sur une chaise, la joue horriblement gonflée et la tête enveloppée d'un mouchoir.

Pour la même raison, nous ne pouvons reproduire « L'Enfant blessé » qui nous montre un jeune garçon amené par un gendarme qui l'a trouvé blessé sur la route par une chute de bicyclette. On le voit assis sur une chaise, à moitié évanoui, les membres enveloppés de linges sanglants. Le pharmacien se penche vers lui pour le soigner.

La toile intitulée « Le Pansement » nous ramène à Paris; elle fut peinte dans un hôpital d'enfants de la rive gauche. Elle représente un interne qui panse le bras malade d'un tout jeune enfant. Une infirmière tend la cuvette qui contient une solution antiseptique. Là, Borgeaud s'est plu à rechercher la modulation des blancs : blanc des murs, blanc des alèzes et des blouses dont l'éclat est avivé par les reflets métalliques du nickel de la boîte aux compresses et du cuivre de la boîte aux instruments et par le ton jaune et l'étiquette verte de la bouteille de teinture d'iode.

Le peintre hérite du crocodile et des serpents

Mais Borgeaud ne peindra plus désormais de ces intérieurs-là. Son ami, le pharmacien, a vendu son officine; il est parti s'installer à la ville voisine, à Vannes, où il a acheté une moderne et luxueuse pharmacie. Cet abandon de la vieille boutique de ses débuts était inéluctable. Il n'a d'ailleurs pas commis cette trahison sans un dur serrement de cœur. En effet, son fils et ses filles avaient grandi. Il fallait songer à faire instruire l'un et à doter les autres; on sait qu'il faut pour cela beaucoup d'argent. En partant, il a donné comme souvenir à Borgeaud, son crocodile et ses serpents. Un successeur est arrivé; immédiatement il a modernisé l'antique pharmacie. Maintenant elle est banale et sans âme. Ses murs sont lambrissés de chêne ciré, jusqu'au plafond et de nouveaux boccas, en faïence ceux-là, sommeillent inertes dans les placards somptueux où on les voit à peine.

Borgeaud lui-même a quitté Rochefort-en-Terre avec l'intention de n'y jamais revenir. En rentrant à Paris à l'automne 1919, il a voulu ramener avec lui, pour décorer son atelier de la rue Lamarck, le crocodile et les serpents. Mais il a dû y renoncer, car ces pauvres bêtes n'auraient pas pu supporter un long et cahoteux voyage, les mites



Portrait d'Ernest Houal, [1916] en uniforme de pharmacien, aide-major de première classe. Photo J.D. Rouiller

« ces garces de mites » comme disait Cézanne, les avaient sournoisement dévorées.

D'autre part, Borgeaud ne fréquente plus les hôpitaux et les salles de garde, où il ne connaît plus personne. Il n'aime plus d'ailleurs les dîners bruyants et prolongés; il est devenu très casanier. L'hiver, lorsqu'il est à Paris, il demeure de longues heures assis au coin de son feu avec son chat noir aux yeux verts, Mouchy, couché auprès de lui.

Lorsque le printemps arrive, il s'en va peindre maintenant au Faoüet, bourg important situé au cœur du Morbihan. Là il n'a pas retrouvé une pharmacie semblable à celle de Rochefort-en-Terre. Il sait bien d'ailleurs que cette archaïque officine était unique en France et que jamais il ne pourra en retrouver une pareille. — Enfin, récemment au Faoüet, Borgeaud a par hasard, appris à table d'hôte, de la bouche d'un commis-voyageur, la mort presque subite de son vieil ami le pharmacien. Il en a ressenti une peine profonde.

Donc puisque Borgeaud affirme qu'il ne peindra plus d'intérieurs de pharmacies et d'hôpitaux, il nous a semblé qu'il serait intéressant de révéler aux lecteurs d'*Æsculape* si particulièrement désignés pour les apprécier, ces toiles qui dans l'œuvre de ce beau peintre comptent parmi les plus vivantes et les plus neuves.

Les intertitres sont de la rédaction.

*Cet article a été publié dans *Æsculape*, numéro 3, en mars 1923.

Nouvelles brèves

● A Martigny, la Fondation Gianadda accueillera, dès novembre 2001, une importante rétrospective des œuvres de Marius Borgeaud. Jacques Dominique Rouiller a été désigné en tant que commissaire de l'exposition. Il sera également l'auteur du catalogue publié dans le cadre de cette manifestation. Nous osons espérer que les nombreux possesseurs d'œuvres de Borgeaud, sollicités pour la circonstance, répondront avec enthousiasme.

● Pour les Fêtes de fin d'année ou toutes autres occasions, nous vous recommandons les articles cadeaux — toujours appréciés — que l'AAMB met à votre disposition : catalogue raisonné, vidéo, cartes postales. Ces dernières constituent une forme d'introduction à l'œuvre de Borgeaud particulièrement originale.

Tous ces objets sont disponibles auprès du secrétariat et les commandes peuvent être passées par téléphone : 021 312 42 23.

● La prochaine assemblée générale de notre association est fixée au lundi 21 mai 2001 à Pully. Nous aurons le plaisir d'entendre, lors de la partie récréative, M. Bernard Blatter, directeur du Musée Jenisch à Vevey.

Lors de cette même soirée, nous vous ferons découvrir le tout nouveau site Marius Borgeaud sur Internet.

● Le catalogue raisonné de l'œuvre de Marius Borgeaud, publié à l'enseigne de la Bibliothèque des Arts, connaît un vif succès. La presse romande s'en est fait l'écho et les nombreux articles parus ont été unanimement louangeux.

Comme on pouvait s'y attendre, quelques tableaux — une dizaine — sont apparus depuis. Ils feront l'objet d'un complément à la publication en temps opportun.